Alter

Revue de phénoménologie

28 | 2020

La religion

Hymne homérique à Apollon Délien

(V.1 à 178 de l'Hymne à Apollon) Essai de traduction

« phénoménologique »

Traducteur : Jean-Jacques Alrivie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alter/2046>

DOI : 10.4000/alter.2046

ISSN : 2558-7927

Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2020

Pagination : 183-190

ISBN : 978-2-9550449-6-4

ISSN : 1249-8947

Référence électronique

« Hymne homérique à Apollon Délien », *Alter* [En ligne], 28 | 2020, mis en ligne le 22 décembre 2020, consulté le 14 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alter/2046> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alter.2046>

Ce document a été généré automatiquement le 14 octobre 2021.

Revue Alter

Hymne homérique à Apollon Délien

(V.1 à 178 de l'Hymne à Apollon) Essai de traduction

« phénoménologique »

Traduction : Jean-Jacques Alrivie

A Apollon délien

- 1 La Phénoménologie husserlienne opère une « époque » (ἐποχή) c'est-à-dire une mise en suspens du monde naturel par rapport à l'attitude empirique commune aux hommes « et même aux sciences qui se rapportent au monde naturel ». De même, le poète – Mallarmé l'a énoncé de façon décisive dans *Divagations* – met entre parenthèses le parler ordinaire d'expression et de communication pour accéder au parler premier, qu'il nomme littérature ou poésie. En conséquence, ici, quand nous traduisons un texte poétique nous nous donnons pour tâche d'accéder, autant que faire se peut, à ce parler premier, et ainsi de faire entendre au lecteur/auditeur (mieux vaut lire le texte à voix haute) ce qu'il y a de proprement poétique dans cet *Hymne homérique à Apollon*. En ce sens il y va d'une phénoménologie de la traduction poétique, c'est-à-dire d'un retour « à la chose même », selon la maxime husserlienne « *Zur Sache selbst* » tant chez ceux qui traduisent que chez ceux qui lisent, à voix haute, répétons-le. Ce qui ne va pas sans distorsions/subversions du parler ordinaire. Nous assumons pleinement avoir pris pour modèle la traduction que Jean-Paul Savignac a fait paraître des *Œuvres complètes* de Pindare aux *Éditions de la Différence* en 1990, et sans prétendre égaler la réussite de notre modèle, nous demandons au lecteur/auditeur d'essayer d'accepter comme des audaces nécessaires le traitement que cette traduction fait subir à la langue française dans son usage quotidien, au lieu de n'y voir ou entendre que bizarreries arbitraires à la limite de l'incorrection ; ce qui suppose un travail, sa part de travail, qui lui revient : là encore, renvoyons à Mallarmé dans la même œuvre où, après avoir traité de l'écriture comme l'« ébat » de la langue, il conclut le chapitre intitulé *Le mystère dans les lettres* sur : « Lire cette pratique... », suggérant par-là que l'écriture ne s'achève que dans la lecture et qu'il y a des lecteurs au monde, ce dont il semble douter ...² Espérons qu'il se trompe !
- 2 De cette manière de traduire, donnons d'abord un exemple emprunté au lexique : l'usage et même la création d'adjectifs composés, comme les poètes français du XVI^e

siècle se le permettaient, ou comme les langues grecque et allemande les pratiquent ; ainsi, parlant de Léo nous dirons « la belle-bouclée » et non « celle qui a de belles boucles ». Quant à la syntaxe, elle subira un traitement analogue : certes elle restera conforme aux règles de la grammaire mais l'ordre habituel des mots se trouvera, lui, bousculé, pour essayer de rendre la création poétique qui, souvent, dissocie par exemple un substantif d'avec « son » épithète pour enserrer mieux un groupe de mots, ou, par une inversion de la place ordinaire de deux mots, destinée à faire ressortir celui qui paraît importer le plus. Quant aux temps verbaux dont aucun grammairien n'ignore la valeur aspectuelle, nous avons choisi délibérément d'épouser le grec dans ses alternances entre présent, imparfait et aoriste plutôt que de suivre un usage fréquent qui ignore ces nuances en rabattant tout sur le présent. Il fallait encore choisir entre vers et prose : il nous a paru, pour un texte dont l'original est écrit en vers classique (l'hexamètre dactylique) que la meilleure solution était d'utiliser systématiquement du verset et de toutes les possibilités rythmiques et même sémantiques qu'il offre, bien plus grandes que celles de notre alexandrin ou de notre décasyllabe. Restent hors de notre pouvoir les sonorités elles-mêmes, l'alternance des longues et des brèves et les accents d'intensité et/ou de hauteur (et bien sûr les questions proprement musicales concernant les notes parfois écrites sur certaines syllabes, ou l'indication d'instruments qui auraient accompagné la déclamation, sur lesquelles il ne nous reste quasiment rien³). Cela conduira le lecteur/auditeur insatisfait à se reporter au texte grec... ce qui constitue un de nos vœux secrets !

- 3 Bien des traducteurs nous ont précédés et, par cela même aidés ; et avouons qu'il nous est arrivé, une fois ou deux, de retenir pour un vers leur traduction, parce que nous n'en trouvions pas de meilleure, par exemple celle du vers 139, qui revient à M. Jean Humbert, responsable aussi, aux *Universités de France*, de l'édition du texte que nous avons le plus souvent suivie.
- 4 Si nous avons borné notre traduction aux 178 premiers vers de l'Hymne, soit ce qui concerne l'Apollon délien et n'avons pas traduit la Suite pythique, objet de disputes érudites sans fin quant à l'identification de son auteur et de son époque, la raison principale en est le propos même de notre travail, tel qu'il est lisible dans le titre de celui-ci : un essai de traduction « phénoménologique », voilà tout, qui aurait peu de profit à s'embarquer dans des querelles historico-philologiques qu'il faut laisser aux « spécialistes ». Comme, sans prendre parti sur ces questions, on peut considérer que l'Hymne délien, même s'il est une partie, forme un tout, car il est dévolu aux seules relations d'Apollon et de Délos, il nous a paru légitime de nous en tenir aux 178 premiers vers. Quant au texte grec lui-même, pour les mêmes raisons, nous avons adopté le texte de la dernière réédition Budé, dû à Jean Humbert et révisé par Pierre Chantraine, avec son riche appareil critique. En revanche, de ce dernier nous avons fréquemment consulté le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, pour aller chercher au plus loin les résonances des mots dont usait le poète : car nous faisons le pari que, pour un poète véritable, il n'y a pas de « formules usées », qui ont perdu leur saveur d'origine, comme le prétendent trop de traducteurs, au motif que les aèdes avaient provision de formules toutes faites, dans laquelle ils puisaient sans états d'âme. En un mot, nous avons préféré encourir le risque de sur-traduire plutôt que de tomber dans le sous-traduire. Des études anglaises ou belges plus ou moins récentes, assorties de savants commentaires, ont parfois été consultées, mais elles n'apportent rien, au-

delà de leurs informations, à notre projet, celui de revenir à « la chose même », comme tente au contraire de le faire, pour Pindare, la traduction de J.-P. Savignac.

- 5 Une question qui touche, elle, à notre projet aurait été de chercher réponse à ce qu'est un Hymne et aux conditions culturelles ou para-culturelles où il aurait vu le jour et aux modalités de son exécution. L'information dont on dispose sur ce point n'est malheureusement ni abondante ni précise ; nous renvoyons le lecteur à un ouvrage intitulé *La fabrique du divin*, dû à Maria Vamvouri Ruffy et paru à Liège en 2004 et qui, très honnêtement, fait état d'une « pléthore d'acceptions » de ce terme, selon les auteurs et les genres, qui loin de nous éclairer « rend très difficile une caractérisation homogène du terme *hymne* »⁴. Quoique l'étymologie du mot soit « obscure » selon Chantraine, la signification la plus ancienne serait d'après lui « religieuse » et évoquerait ici le lien rassemblant (ὁφή) ; d'autres étymologistes rattachent ce mot à Ὑμῆν, le dieu du mariage, qui est aussi un lien. Le texte même de cet hymne présente celui-ci, tout à la fin du morceau (vers 165/75), comme un chant en l'honneur du dieu, que le poète, « l'aveugle de Chios » – il faut justifier l'appellation d'« homérique » – compose pour qu'il soit chanté lors de fêtes célébrant le dieu. Et, à la différence de la prière, l'hymne ne demande rien au dieu, si ce n'est qu'il nous soit propice, et il n'y consacre qu'un seul vers. Le terme de χάρις, qui apparaît au vers 153 à propos de ces fêtes, exprime bien ce que Karl Reinhardt, dans la traduction de son *Eschyle* par Emmanuel Martineau nommait, non la grâce au sens chrétien mais l'ajointement du dieu et des hommes. L'hymne à Apollon, selon nous, constituerait, autant qu'il l'exprimerait, cet ajointement de l'humain et du divin dont le poète est le responsable.
- 6 Je m'en vais dire, sans le celer, Apollon lance-loin
- 7 Aux temps où les dieux, par la demeure de Zeus, tressaillent à son passage,
- 8 Et lors s'élancent, à sa proche venue,
- 9 Tous, hors leurs sièges, quand arc et flèches il fait rayonner.
- 10 Léto seule tenait ferme auprès de Zeus foudre-aimant ;
- 11 Lors, l'arc elle débanda et referma le carquois
- 12 Et, hors ses épaules puissantes, de ses mains elle prit
- 13 L'arc, pour le suspendre à la colonne de son père
- 14 Par un clou d'or ; quant à lui, vers le trône le conduisant, elle le fit asseoir.
- 15 A lui, lors, son père donna le nectar dans une coupe d'or,
- 16 Saluant par là son propre fils ; après quoi les autres dieux
- 17 Reprennent place : elle, de se réjouir, l'auguste Léto,
- 18 Pour ce que, porteur d'arc et robuste, un fils elle avait pour enfant.
- 19 Réjouis-toi, bienheureuse Léto : tu as enfanté d'éclatants rejetons,
- 20 Apollon le Seigneur et Artémis verse-traits,
- 21 Elle à Ortygie, lui dans la rocheuse Délos,
- 22 Inclinée sur la haute montagne, le Cynthe escarpé,
- 23 Tout contre le palmier, aux bords des flots de l'Inôpos.
- 24 Comment donc te louerai-je, en tout le bien loué ?
- 25 Partout, pour toi Phoibos, l'usage s'est établi du chant

26 Sur le continent nourricier des génisses, comme sur les îles.
27 Toutes les guettes t'agrément et les caps altiers des pics montagneux,
28 Et les fleuves affluant à l'onde salée,
29 Et les pentes abruptes, sur l'eau salée inclinées, et les abris marins.
30 Ou dirai-je comment, toi, le premier, Léo t'enfanta, jouissance des mortels,
31 Inclinée sur le mont Cynthe, dans l'île rocailleuse
32 De Délos, cernée par les flots - de chaque côté la vague noire
33 Se brisait sur la terre ferme, au souffle strident des vents -
34 D'où tu surgis, de tous les mortels le Seigneur ?
35 Tous ceux que la Crète contient et le peuple d'Athènes,
36 Et l'île d'Egine, et, neufs-célèbre, l'Eubée,
37 Aegès, Pirésies et, près-la-mer, Péparète,
38 De Thrace l'Athos et du Pélion les hautes cimes,
39 De Thrace Samos, de l'Ida les monts ombreux,
40 Imbros la bien fondée et Lemnos la florissante,
41 Lesbos la toute divine, de Makar fils d'Eole la demeure,
42 Skyros, Phocée et d'Autokané le mont escarpé,
43 Et Chios, des îles la plus grasse, en sa pose marine,
44 Le rocailleux Mimas et du Corycos les hautes cimes.
45 Et Klaros l'éclatante et d'Esagé le mont escarpé,
46 Et Samos l'aquifère, de Mycale les cimes élevées,
47 Milet et Cos, la cité des peuples Méropes,
48 Et Cnide l'escarpée et Carpathos la venteuse,
49 Naxos et puis Paros et Rhénée la rocheuse :
50 Et tous ces lieux, dans les douleurs d'enfanter Lance-Loin traversa Léo :
51 Que l'une de ces terres, à son fils, veuille bien donner asile !
52 Mais d'elles, toutes transies de crainte, pas une ne se chargea
53 D'accueillir Phoibos, quelle que fût son opulence,
54 Avant que sur Délos posât le pied l'auguste Léo
55 Et formulât sa requête en paroles ailées :
56 « Délos, si tu consentais à être la demeure de mon fils
57 Phoibos Apollon et à y fonder un temple opulent !
58 Aucun autre, pas un, à toi un jour ne s'attachera et ne t'honorera ;
59 De beaux troupeaux ne seront tiens, je crois, tant bœufs que moutons,
60 Des vignes ne porteras, des plantes sans nombre ne produiras.
61 Mais si d'Apollon œuvre-loin, tu détiens un temple,
62 Les hommes - tous ! conduisant des hécatombes,
63 Ici se rassembleront : une fumée inexprimable sans cesse

64 Pour longtemps s'élèvera ; et tu nourriras les tiens
65 D'une main étrangère : non, pas de fertilité issue de ton sol ! »
66 Ainsi parlait-elle ; de joie, Délos en retour lui adressait ces mots :
67 « Léto, illustrissime fille du grand Coeos,
68 Délicieuse serait pour moi la naissance du Seigneur lance-loin
69 Et son accueil ; mon nom est affreux, il est vrai,
70 A l'oreille des hommes, et voici que d'honneurs je serais entourée !
71 Mais je me vois trembler, Léto, à ce dire, pour ne te rien cacher :
72 Trop présomptueux, selon la rumeur, cet Apollon
73 Sera ; c'est en grand maître qu'il commandera aux Immortels
74 Et aux simples mortels vivant sur la terre porte-blé.
75 Lors, affreusement je crains en mon âme et mon cœur,
76 Qu'à peine aura-t-il vu la clarté du soleil,
77 Cette île, il ne la dédaigne tant je suis âpre-foulée,
78 Et de ses pieds ne la retourne, la précipitant dans les profondeurs salées. Alors sur moi,
une haute vague en force et masse, ne cessera
79 De déferler, et lui, une autre terre il gagnera, à son plaisir,
80 Où susciter temple et bois sacrés.
81 Et les poulpes en moi des gîtes se feront et les phoques noirs
82 Des demeures insouciantes, désertées par les peuples ;
83 Mais, si en ma faveur, tu te chargeais, déesse, du grand serment : jurer
84 Qu'ici d'abord il bâtira un temple éclat-de-beauté,
85 Des hommes le lieu prophétique, qui s'étendra à
86 Tous les humains tant il sera renommé. »
87 Ainsi donc parlait-elle : et Léto, des dieux le grand serment jura :
88 « Que le sachent à présent Terre, Ciel, en sa largeur et sa hauteur
89 Et de Styx l'onde débordante – c'est le plus grand
90 Serment et le plus redouté des dieux bienheureux :
91 Sûr ! Phoibos ici trouvera à jamais l'encens
92 D'un autel et un lieu consacré ; il t'honorera plus que tout au monde. »
93 Alors, à peine la déesse eut-elle juré, le serment achevé,
94 Que Délos concevait force joie à la naissance du Seigneur lance-loin ;
95 Et Léto, neuf jours et neuf nuits durant, d'indicibles
96 Douleurs l'avaient traversée ; les déesses étaient là toutes
97 Et c'étaient les plus nobles : et Dioné, et Rhéa,
98 Et la limière Thémis, et la hurlante Amphitrite ;
99 Seule on avait tenu dans l'ignorance Ilithye couches-difficiles ;
100 Elle se tenait assise au sommet de l'Olympe, enveloppée de nuages d'or :

101 Habile ruse d'Héra blanche-coudée, qui l'écartait
102 Par jalousie : pour ce qu'un fils sans reproche et puissant,
103 De Léo la belle-bouclée bientôt allait naître.
104 C'est Iris qu'elles dépêchèrent hors de l'île bien fondée
105 Pour ramener Ilithye, lui promettant une grande chaîne
106 De fils d'or cerclée, longue de neuf aunes ;
107 Elles lui enjoignaient de l'appeler à l'insu d'Héra blanche-coudée,
108 De peur qu'alors par ses paroles, elle ne la détournât de s'élancer ;
109 A cet ordre, rapide comme le vent, l'agile Iris
110 Prit son élan et prompte, parcourut toute la distance.
111 Lorsqu'elle atteignit des dieux la demeure, l'Olympe escarpé,
112 Sur-le-champ, Ilithye, du fond du palais vers la porte
113 Elle appela ; et elle lui adressait en paroles ailées,
114 Mot pour mot, les injonctions des maîtresses de l'Olympe :
115 Elle la persuadait au tréfonds de son cœur,
116 Et les voilà parties d'un pas craintif, aux colombes par l'allure semblables.
117 A peine Ilithye couchée-difficile eut-elle touché au sol de Délos
118 Que l'enfantement saisit Léo, toute à la pensée d'enfanter :
119 Autour du palmier elle jeta les bras, enfonça ses genoux
120 Dans la tendre prairie ; elle sourit, la terre qui la portait.
121 Hors, Il jaillit, s'offrant à la lumière,
122 Et les déesses se prirent à crier, elles toutes.
123 Lors, vif Phoibos, les déesses te baignaient dans une eau claire,
124 Pureté sans mélange ! Elles t'enveloppèrent d'une étoffe blanche,
125 Légère et toute neuve ; elles te ceignirent d'une bandelette d'or.
126 Non certes, Apollon glaive-d'or ne fut pas nourri du lait de sa mère
127 Mais Thémis, le nectar et l'aimable ambrosie,
128 De ses immortelles mains lui fit l'offrande. Elle se réjouissait Léo :
129 Porteur d'arc et vigoureux était le fils qu'elle enfantait.
130 Mais une fois avalée, Phoibos, des immortels la nourriture
131 Sur toi sans force étaient les bandelettes d'or, tant tu te débattais,
132 Plus aucun lien ne te retenait : tombaient toutes les entraves.
133 Aussitôt, aux Immortelles s'adressait Phoibos Apollon :
134 A moi ma cithare, à moi mon arc recourbé !
135 Je prophétiserai aux hommes, de Zeus l'infaillible décret.
136 A ces mots, il s'élançait sur la terre aux larges routes,
137 Phoibos, tresses-intactes, le lance-loin ; alors, chez elles toutes,
138 Les immortelles, quelle stupeur ! D'or en effet Délos tout entière

139 S'était chargée, à contempler de Zeus et de Lété la descendance,
140 Dans sa joie que le dieu l'eût, par choix, pour demeure établie,
141 La préférant aux îles et à la terre ferme, et l'eût chérie en son
142 cœur plus avant.]
143 Elle fleurit, comme la cime d'un mont sous les fleurs de sa forêt.
144 Toi-même, Arc-d'argent, Seigneur lance-de-loin, Apollon,
145 Tantôt du Cynthe tu gravis les escarpements,
146 Et tantôt parmi les îles et les hommes tu vagabondais ;
147 Multiples sont tes temples et tes bois sacrés ombreux,
148 Toutes les guettes t'agréent, et les caps altiers
149 Des pics montagneux et les fleuves affluant à l'onde salée.
150 Mais toi, à Délos, Phoibos, vont toutes les délices de ton cœur,
151 Là où, en tuniques porte-traînes les Ioniens se rassemblent,
152 Eux, leurs enfants et leurs pudiques épouses.
153 A toi, par le pugilat, la danse, le chant,
154 Ils songent à faire tes délices en leurs concours.
155 Les dirait immortels et exempts de vieillesse à jamais,
156 Qui viendrait à l'encontre, quand les Ioniens sont rassemblés ;
157 De tous il verrait la grâce, délices de son cœur,
158 A contempler les hommes et les femmes belles-ceinturées,
159 Les neufs agiles et d'eux toutes les richesses.
160 Mieux encore, voici grande merveille dont la gloire jamais ne périra :
161 Les jeunes Déliennes, du lance-de-loin les servantes !
162 Lorsqu'elles, en premier, Apollon elles louent,
163 Puis, à leur tour, Lété et Artémis verse-traits,
164 Songeant aux hommes d'antan et à leurs femmes,
165 L'Hymne elles chantent, ensorcelant les races humaines.
166 De tous les hommes, les langues, même leurs balbutiements,
167 Elles savent imiter ; chacun assurerait que c'est son
168 Idiome, tant à lui avec beauté s'ajuste leur chant.
169 Mais allons, que me soit propice Apollon, Artémis aussi.
170 Réjouissez-vous toutes ; à moi, même plus tard,
171 Songez, lorsqu'un de ces hommes qui hantent la terre,
172 Ici s'enquerra, étranger éprouvé par le malheur, à son arrivée :
173 « O jeunes filles, quel est pour vous le plus aimable des aèdes
174 Ici demeurant, qui fait vos délices suprêmes ? »
175 Vous, bien sûr, vous toutes, répondez-lui de vous-mêmes :
176 « Aveugle est l'homme, il habite en Chios l'escarpée ;

- 177 De lui pour tous les temps seront vainqueurs les chants. »
178 Pour nous, votre gloire nous porterons, autant que sur la terre
179 Des hommes nous parcourons les cités bien peuplées ;
180 Et eux, lors, en seront persuadés : aussi bien la vérité est telle ;
181 Pour moi, sans cesse le lance-de-loin Apollon,
182 Je chanterai ; lui, Arc-d'argent, que la bien-tressée Lété enfanta.
-

NOTES

1. De rares hispanisants aussi ont quelquefois tenté cette voie, par exemple pour traduire la poésie de Gongora, et notamment ses *Solitudes*.
2. Mallarmé, *Oeuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, première édition, p. 386.
3. Se reporter à la note 4.
4. *La fabrique du divin*, p.20-21.